

## Ananda Devi : dans le corps de l'autre

Causerie bamakoise avec la romancière mauricienne qu'on retrouve à Genève pour la sortie de « Manger l'autre » : ou l'obésité comme métaphore d'un monde vorace de superflu.

Par Valérie Marin La Meslée

Publié le 30/04/2018 à 17:16 | Le Point.fr

Hôtel de l'Amitié, 14e étage, la vue est exceptionnelle sur Bamako où Ananda Devi se trouve invitée à la Rentrée littéraire du Mali en ce mois de février 2018. Flash-back au bord du fleuve Niger pour l'écrivaine mauricienne qui découvrait la capitale du Mali au tout début de l'aventure malienne du festival Étonnants voyageurs, achevée depuis. D'origine indienne, anthropologue de formation, traductrice de métier, Ananda Devi nous a consacré le temps d'une causerie, dédiée en partie à son nouveau roman, qui met en scène une adolescente obèse, élevée par son père. Sa mère les a abandonnés, incapable de prendre dans ses bras le corps démesuré de son enfant né à 10 kilos. Dans cette image, Ananda Devi offre une métaphore de sociétés gavées de superflu, voraces d'inutiles accumulations, où personne n'est à l'abri du regard de l'autre. Échos noirs sur blanc de cette rencontre bamakoise, renouvelée au Salon africain de Genève où elle était présente fin avril.

### **Le corps, lieu du roman**

*Manger l'autre* est le premier roman qu'elle publie en dehors d'une géographie précise, que ce soit Maurice, son île natale, Londres, où elle a étudié, ou encore le New Delhi d'*Indian Tango*. « Là, confie Ananda Devi, le lieu du roman est le corps de mon personnage, comme si j'étais en autarcie avec elle. »

Le corps est omniprésent dans l'imposante bibliographie d'Ananda Devi, qui le parcourt avec une sensualité à fleur de phrases, on se souvient de *Soupir* notamment, mais elle se situe dans ce dernier ouvrage comme à l'intérieur même de son personnage et le décor n'en est pas toujours ragoûtant. On se demande et on lui demande d'où l'idée lui en est venue ? En deux temps,

raconte-t-elle, et dans le décor des États-Unis où elle l'entraîne une tournée littéraire. « Je me trouvais dans un aéroport et en regardant autour de moi, j'ai vu que tout le monde était en train de manger et avec un téléphone à la main. Moi, j'étais assise à les observer, ce qui est le métier de l'écrivain, en me disant, c'est incroyable, même un temps d'attente pas très long, doit être meublé soit par la nourriture soit par le téléphone et même les deux. Il y a beaucoup de corps en surpoids aux États-Unis, et je les observais, je l'avoue, avec un certain jugement : mais pourquoi *bouffent-ils* comme ça, une nourriture qui en plus n'est pas de qualité ? Or, quelques jours plus tard, je passe devant une galerie d'art. Un grand tableau dans la vitrine représentait une femme obèse, nue, allongée, mais son regard semblait dire à la personne qui la regardait *Je suis belle telle que je suis...* »

Il n'en a pas fallu davantage pour que l'imagination se mette en route pour nourrir tout un questionnement permettant à l'auteure d'abord, et ses lecteurs par la suite, de dépasser le jugement immédiat : « C'est une souffrance à la fois physique et psychologique que j'ai voulu explorer. »

### **Melting-pot mauricien**

En contradiction assez spectaculaire avec la douceur de son sourire, le raffinement des saris qu'elle porte, et le timbre de sa voix, les livres d'Ananda Devi et celui-ci peut-être plus encore vont du côté du monstrueux. C'est sa façon d'aller loin sur le thème de la différence, de l'autre et du regard qu'on lui porte. Le melting-pot de son île natale et de ses propres origines, son aisance dans les langues créole, française, et anglaise lui servent de vade-mecum, et en chaque endroit du monde l'écrivaine se sent chez elle en tant qu'être humain. Mais le regard de l'autre, dont elle redoute de plus en plus la crispation sur l'identitaire, n'a pas toujours été porté ainsi sur elle : écrivaine mauricienne, d'origine indienne, venue donc de l'océan Indien, mais aussi africaine, et pour finir francophone, elle cumulait des étiquettes qui, longtemps, ont été à l'origine d'une régionalisation dans son parcours, comme c'est le cas de nombreux écrivains extra-hexagonaux.

Depuis les livres édités à « compte de père », dit-elle joliment de son premier recueil de nouvelles, *Solstice*, puisque c'est en effet le cadeau de son père à sa fille de 19 ans que d'avoir permis à ce premier manuscrit de devenir livre, même à compte d'auteur, jusqu'à l'édition parisienne, les obstacles ont été

très nombreux et elle a franchi le seuil de la maison Gallimard, par sa porte de « Continents noirs » avant d'entrer dans « la Blanche » ironie du nom de la collection prestigieuse. Et aujourd'hui de publier un livre assez différent des autres aux éditions Grasset. « À la fin des années 1990 les maisons d'édition étaient généralement fermées aux auteurs africains, sauf un ou deux, Ahmadou Kourouma, Calixte Beyala... Tous les autres envoyaient les manuscrits, mais trouvaient portes verrouillées, sauf celles de rares maisons d'édition comme Le Serpent à plumes de Pierre Aster, fenêtre ouverte sur le monde, ou encore Hatier dans la collection dirigée par Jacques Chevrier. »

### **L'assurance des jeunes écrivains africains**

À notre micro, Ananda Devi dit bien l'ambiguïté qui accompagnait la collection « Continents noirs », mais garde toute sa gratitude à son directeur Jean-Noël Schifano. Aujourd'hui, comment voit-elle les jeunes écrivains originaires du continent au regard de ce que sa génération a vécu ? « Les jeunes ne semblent pas concernés par cette problématique. Ils se disent si j'écris quelque chose qui vaut la peine, je vais trouver un éditeur, il n'y a plus cette peur que nous avions, ils ont une assurance que j'étais loin d'avoir ! Et cela me fait énormément plaisir, vraiment, car la littérature s'enrichit de ce qui vient du monde. Mais on le sait davantage aujourd'hui qu'autrefois. Le manifeste de la *littérature monde*, lancé par Michel Le Bris en 2007, a beaucoup fait parler de lui, mais je pense que c'est cela qu'il montrait. D'ailleurs, avec les écrivains de partout que j'ai rencontrés à Bamako, conclut-elle en regardant le fleuve, des liens profonds se sont créés qui ne se sont pas perdus. Il faut dire que les alentours du fleuve Niger sont un lieu magique ; je le ressens de nouveau. »

Celle qui une fois encore, et peut-être jusqu'à une expérience limite, parcourt dans *Manger l'autre* le corps humain de sa plume s'est définie comme un écrivain « sensoriel » dans son récit autobiographique *Les hommes qui me parlent* (Gallimard) où l'on peut lire ceci : « L'écrit est cette terre fraîche vers laquelle on retourne, que l'on peut labourer autant de fois que l'on veut, quitte à arracher de vertes feuilles à peine formées, à plonger ses ongles dans le sol pour en extraire des racines vénéneuses à la teinte de jujube pourpre. On porte alors cette récolte fabuleuse, nauséabonde, à sa bouche et on rit, les dents et les lèvres colorées d'une tourbe noire. »